(divisé en trois sections : sources littéraires ; sources épigraphiques ; représentations figurées) et général (lui aussi divisé en trois : les toponymes ; les anthroponymes et théonymes ; les notions). On regrettera qu'aucun des nombreux passages textuels cités n'aient été reproduits en grec (seuls certains termes importants sont donnés entre parenthèses au sein des traductions). Cette remarque n'enlève toutefois rien aux qualités de ce travail, dont le but est pleinement atteint : F. Gherchanoc montre que, finalement, la famille grecque se construit bien plus par des liens sociaux que par des liens biologiques, et qu'elle relève aussi bien de la communauté et du politique que de la sphère privée. De plus, l'analyse approfondie de certains rituels vient apporter une contribution notable à leur compréhension, notamment dans le chapitre 2 consacré aux fêtes de naissance. Enfin, le propos clair et cohérent, illustré par de nombreux exemples, fait de cet ouvrage un livre très agréable à lire. Hélène COLLARD

Daniela MARCHIANDI, *I periboli funerari nell'Attica classica : lo specchio di una « borghesia ».* Athènes, Scuola archeologica italiana - Paestum, Pandemos, 2011. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, 243 p., 30 pl. + 1 CD-Rom (STUDI DI ARCHEOLOGIA E DI TOPOGRAFIA DI ATENE ET DELL'ATTICA, 3). Prix : 100 €. ISBN 978-88-87744-35-4.

L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat préparée à l'École italienne d'Athènes et soutenue à l'Università Orientale de Naples en 2005. L'étude des monuments funéraires attiques de l'époque classique est pratiquement aussi ancienne que les premières explorations par les voyageurs antiquaires des XVIIe et XVIIIe siècles ; dès la fin du XIXe siècle, les chercheurs disposaient d'ailleurs d'un vaste corpus rassemblé par Alexander Conze, dont l'*aggiornamento* récent par Christoph Clairmont n'a guère modifié les principes. La discussion de ce vaste ensemble documentaire n'a pourtant jamais vraiment été à la hauteur de la quantité et de la qualité du matériel disponible. Au-delà des études stylistiques et iconographiques sur la sculpture funéraire et d'une approche épigraphique, les cimetières de l'Attique classique n'ont pas suscité l'effervescence herméneutique des nécropoles géométriques, orientalisantes et archaïques. La nécessité d'une approche sociologique globale, qui tienne compte du contexte archéologique et historique, n'en est que plus évidente pour tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de la recherche dans le domaine. C'est à cette tâche ardue que s'est attelée, avec succès – autant le dire tout de suite – Daniela Marchiandi. La recherche s'appuie sur un vaste corpus documentaire qui réunit toutes les informations disponibles sur les monuments eux-mêmes et sur les contextes archéologiques. Ce corpus, soit près de 450 pages supplémentaires (y compris une mise à jour bibliographique sur l'ensemble des dèmes attiques), est réuni sur un (mini) CD-ROM joint au volume ; son contenu peut également être téléchargé sur le site de l'éditeur (www.pandemos.it/documenti/sataa3-cd.pdf). L'ouvrage proprement dit offre une synthèse clairement organisée qui dresse une image de la société athénienne classique telle qu'elle apparaît à travers les commanditaires des périboles funéraires. L'enquête est double en réalité : archéologique d'une part, avec la morphologie des périboles, leur organisation interne et leur topographie, et prosopographique de l'autre, avec une vaste interrogation sur l'identité sociale des défunts. La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des périboles eux-mêmes. L'auteur s'attache tout d'abord à préciser la

chronologie des périboles et, partant, à définir clairement la nature même du phénomène envisagé. S'il a existé des périboles funéraires avant la seconde moitié du Ve siècle et s'il en existera encore au-delà du gouvernement de Démétrios de Phalère, l'*acmè* du phénomène se situe incontestablement entre ces deux extrêmes. Il se présente, selon l'auteur, comme la reprise d'une pratique archaïque centrée sur la famille et s'inscrit en réaction à l'idéologie égalitaire du *dèmosion sèma*, où la cité privait les familles de leurs fils tombés au combat autant qu'elle supprimait toute individualité aux défunts. Pour Marchiandi, le phénomène ne marque pas tant un repli individuel sur l'horizon familial et privé qu'une nouvelle manière de concevoir, à travers l'iconographie funéraire, les épigrammes ou les rituels, une sphère publique dans laquelle l'*oikos* se présente comme l'intermédiaire entre l'individu et la *polis*. Si F. Bourriot avait à juste titre balayé, il y a plus de 35 ans, la relation entre enclos funéraires et prétendus *génè* aristocratiques, Marchiandi montre en outre, à travers la multiplicité et la diversité des cas, que la mise en scène de la famille repose au final davantage sur les vicissitudes de l'existence (nombre de descendants ou *apaideia*, continuité de la résidence ou déménagement, etc.) que sur un quelconque statut privilégié. Bien que franchissant souvent les limites strictes de la famille nucléaire pour s'étendre à l'*anchisteia* voire à toute la *suggeneia*, les périboles ne survivent que rarement au-delà des premières générations et l'idée de « grandes familles » traversant les siècles est bien théorique. Au-delà d'une affaire privée, la sépulture n'en est du reste pas moins, à travers la continuité de l'*oikos*, une question de citoyenneté : devant les tribunaux, les rituels funéraires demeurent l'une des preuves principales de la *politeia*, comme l'*Athenaion politeia* nous l'enseigne à travers la docimasie des magistrats ou comme l'avait postulé à sa manière Ian Morris pour les tombes géométriques. Les types iconographiques choisis pour les défunts ne trompent pas et, sans négliger des stratégies individuelles de distinction sociale et économique, ceux-ci correspondent aux rôles que la cité attend de ses membres : le citoyen, l'épouse du citoyen et leurs enfants, filles et garçons plus ou moins jeunes, qui représentent l'avenir de l'*oikos* et de la cité. De ce point de vue, la *dexiosis* qui unit si souvent les personnages d'une stèle au IVe siècle apparaît, non comme l'expression de sentiments privés, mais comme la représentation de la *philia*, signe de concorde au sein de la famille et vertu civique par excellence. Si de multiples aspects des périboles funéraires familiaux possèdent une dimension civique, les questions de prestige familial n'en étaient pas moins absentes : tant la qualité des monuments que leur localisation pouvaient se prêter à des démonstrations sociales. Mais quel était le statut social des commanditaires et peut-on d'ailleurs établir un lien entre les groupes funéraires concernés et la classe liturgique athénienne ? Telle est la question, souvent posée, qui traverse toute la seconde partie de l'ouvrage. À travers une vaste enquête prosopographique inédite tirant profit de tous les instruments aujourd'hui disponibles sur la société athénienne, l'auteur cherche à mettre en évidence le profil social des défunts, sans pour autant lier mécaniquement le coût et la qualité du *sèma* au rang du commanditaire. Il est clair que la commande de tels monuments range ses propriétaires parmi les plus riches Athéniens, qui partageaient une même idéologie funéraire, sans toutefois que l'on puisse assimiler *stricto sensu* ce groupe à la classe liturgique. Cet ensemble d'individus n'en est d'ailleurs pas moins très hétérogène ; parmi les individus connus par ailleurs, on trouve bien sûr des *leitourgountes*, des cavaliers et des *hippotrophoi*, mais

aussi des bouleutes, juges et autres magistrats de la cité, des hommes politiques (*politeumenoi*) actifs au niveau de la cité ou à l'échelon local, des prêtres et dédicants, ainsi que des individus issus de toutes les branches de l'activité économique (propriétaires fonciers, entrepreneurs, artisans, marchands ou banquiers). Enfin, dernier enseignement de l'étude prosopographique, ces individus tendent à se marier entre eux : cette tendance forte à l'isogamie révèle ainsi un processus de reproduction sociale souvent propre aux catégories supérieures de la société. Au final, Marchiandi introduit le concept de « bourgeoisie » pour désigner les commanditaires de périboles funéraires, qui correspondent peu ou prou aux « nouveaux politiciens » naguère décrits par W. R. Connor ou aux *epieikeis* récemment mis en valeur par P. Brun. Peu importe le nom qu'on leur donne, pourvu qu'on voie dans ce phénomène l'une des expressions du mode de vie et de distinction des élites qui se constituent et se dissolvent à toute époque au sein de la cité grecque. Il ne faudrait pas en effet qu'entre les « aristocrates » de l'époque archaïque et les « notables » de la cité hellénistique, la notion de « bourgeoisie » s'impose peu à peu pour une cité classique où le modernisme économique bat désormais en brèche le primitivisme finleyien. Au-delà des tendances fluctuantes de l'historiographie, ces appellations distinctes nous détournent en effet du problème réel qui est de comprendre la nature et les ressorts particuliers de la distinction sociale en vigueur dans chaque cité et à chaque époque. Sur ce point, l'ouvrage apparaît néanmoins comme exemplaire, dressant une description très détaillée des couches supérieures de l'Athènes classique. Plus globalement, le livre de Marchiandi est représentatif d'un courant particulier de la recherche actuelle : l'auteur cherche à réinscrire l'*oikos* dans l'orbe de la *polis*, en montrant à quel point la prétendue sphère privée des monuments funéraires familiaux se situe en réalité à l'interface entre la famille et la communauté, dans cet espace interstitiel qui constitue à proprement parler un lieu du politique dans la cité grecque. En ce sens, l'historienne italienne rejoint l'approche anthropologique française de la cité grecque. Alain DUPLOUY

Matthias HAACKE & Michael JUNG (Ed.), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte. Von der Archaik bis in den Hellenismus.* Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.-21. Januar 2006. Stuttgart, F. Steiner, 2011. 1 vol. 17 x 24 cm, 163 p., ill. Prix : 36 €. ISBN 978-3-515-09875-5.

Ce petit volume collectif est issu d'une rencontre internationale qui s'est tenue les 20 et 21 janvier 2006 à l'Université de Münster. L'objectif, comme le présente Michael Jung en introduction, était d'adapter pour la première fois aux sanctuaires grecs le concept de « lieux de mémoire », forgé par Pierre Nora et appliqué à l'étude des identités collectives. Dans la description des sanctuaires antiques, d'Hérodote à Pausanias, il ne manque pas en effet de récits qui lient le lieu ou un objet particulier aux grands événements fondateurs des identités civiques. Les sanctuaires grecs ne remplissaient pas seulement une fonction religieuse dans la cité, ils agissaient aussi comme lieux de communication sociale, de représentation de la communauté et d'entretien de sa mémoire, tant à travers les cultes, les fêtes et les offrandes que dans les récits et la parole politique se référant explicitement au passé. Anne Jacquemin et Kai Trampedach se penchent tout d'abord sur le sanctuaire de Delphes. La première